

Mais, je vois que tu t'impatientes, je reprends le fil de mon récit.

Mon conducteur et moi, nous traversons la ville en passant devant un tas de choses plus chouettes les unes que les autres. On parle des *merveilles de l'Exposition*. Eh bien, mon vieux, je puis t'assurer que ce n'est que de la Saint-Jean vis-à-vis de tout ce que j'ai vu.

Pas de collignons gueulant après leurs canassons et écrasant les passants, partout l'électricité remplaçait comme moteur les chevaux ou la vapeur. Des espèces d'observatoires, dégottant comme hauteur la tour Eiffel, servaient de stations à des lignes d'aérostats dirigeables. Et, ce qui faisait bougrement plaisir à l'œil, on n'apercevait dans les rues pas un soldat, pas un gendarme, pas un policier : aussi le bon ordre régnait-il partout.

Nous voici arrivés à un immense bâtiment recevant le jour par une coupole en verre. Au fronton, flamboyait en lettres énormes cette inscription : *Musée des Horreurs*.

— Fichtre ! exclamai-je, comme ça brille ! ces lettres sont en or ?

— Oui, me répondit mon guide ; autrefois quand nos ancêtres étaient barbares, ils passaient leur vie à amasser le plus possible de ce métal : ceux qui avaient la chance d'en avoir beaucoup l'échangeaient contre toutes les jouissances, ceux qui n'en avaient pas travaillaient pour les autres et mouraient de faim quand ils ne pouvaient plus travailler.

Je n'ai pas été témoin de ces folies qui remontent à plusieurs générations, mais nos livres et les récits de nos vieillards en font foi. Aujourd'hui, cet or qui ne peut rien produire par lui-même n'est employé que dans l'industrie.

(A suivre)

LE PÈRE PEINARD.

L'imprimeur-Gérant, WEILL,
Imp. spéciale du Père Peinard, 120, rue Lafayette. — Paris.

ÇA CHAUFFE EN HOLLANDE

Ah, nom de dieu, y a une chouette grève au pays des fromages ronds, dans la Hollande. A Rotterdam, une ville de là-bas, quantité de bons bougres ont quitté le turbin et font un chabonais épatant.

C'est d'abord les ouvriers des fabriques de cigares, et ensuite les déchargeurs.

C'est la grande grève des ouvriers des docks de Londres qui continue. Aujourd'hui foutre, c'est plus comme dans le temps : dans tous les pays on se mêle de secouer les puces aux exploitteurs.

J'espère bien, nom de dieu, que ça ira toujours en grossissant : quand le chabonais finira un moment dans un patelin, il reprendra de plus fort dans un autre.

Et ainsi de suite, mille bombes, jusqu'au grand coup final, où ça éclatera en même temps partout.

C'est pour lors que ça sera chouette ! Ah ! les Rothschild de France, les Bleichroeder d'Allemagne, les Gay Gould d'Amérique, toutes ces grandes crapules ne pourront pas se carapater dans le pays voisin, ça chauffera autant que dans le leur.

Il leur faudra se résigner ! Et dam, ils pourraient bien payer les pots cassés.

Mais j'en reviens aux bons bougres de Rotterdam. Ils ont du poil, ces types-là et n'y vont pas par

quatre chemins. Ils ne se sont pas contentés de quitter le turbin, et de se croiser les bras comme des couillo^{BS}.

Elles sont finies les grèves pacifiques ; les ouvriers ne sont ne sont plus aussi moules ; ils ne se foutent plus à genoux pour réclamer à leurs singes une augmentation.

Ils savent, pour avoir été salement échaudés, qu'à être avachis on ne récolte que des emmerdements, et au lieu d'augmentation de salaires, une augmentation de mistoufle.

Aussi, maintenant ils y vont dare dare ! Ils apprennent à chambarder les bicoques, à faire du potin dans les rues, à se foutre des torgnoles avec les lèche-culs des patrons.

Ainsi là-bas, au premier coup, les bons bougres sont descendus dans la rue, histoire de gueuler un brin. La *garde civique* (des sales cochons de rous-sins) s'est amenée, et elle a été reçue d'une chouette façon.

Les grévistes ont déparé la rue, et se sont servis des pierres pour casser la margoulette aux défenseurs des richards ; y en a plus d'un qui a été mouché. — Y a eu aussi de bons bougres qui ont écopé : hélas, on ne peut pas bouffer de noix sans casser les coquilles !

Ce qu'il ya de galbeux, c'est la bonne camaraderie qu'il y a entre tous les ouvriers de Rotterdam. Tous les bons zigues des autres métiers, ont rappliqué

pour donner un coup de main aux cigariers et aux déchargeurs.

Ça a bougrement aidé au chahut. Voila un bon exemple, qu'il ne faut pas râter !

Les bourgeois, eux ont une frousse épatante. Illico, ils ont fait venir du secours : deux navires de guerre, pleins de soldats, sont dans la Meuse, prêts à écrabouiller les bons bougres.

*
*
*

C'est un bon commencement que de dévaler dans les rues, et de montrer aux grosses légumes qu'on se fout d'eux.

Mais ça ne suffit pas, nom de dieu ! Y a la question de boulottage, qu'il ne faut pas perdre de vue.

Quand arrive un grand coup de tralala, c'est à ça qu'il faut penser d'abord.

Y a des épïcemars partout, des marchands de bricheton aussi ; la carne ne manque pas non plus, — faut y aller carrément et se caler les joues.

Sans quoi, si on est assez fourneaux pour rester le ventre creux, il arrive un moment où la flemme vous empoigne, et quand arrive le coup de torchon, on n'a plus de nerf pour se défendre : dans tous les patelins c'est pareil.

En outre les bons bougres on beau y aller hardiment les premiers jours, ça ne suffit pas ! S'ils écou-tent ces vaches d'endormeurs, sales politicards, qui sous prétexte de défendre les intérêts des prolos, ne cherchent qu'à se mettre bien avec les gros bonnets, ils sont roulés d'avance.

Cette vermine pisse des discours à tire-larigot, et veut remplacer par des bavasseries les actes énergiques des gas nerveux et à l'œil.

LE TRUC DES PETITS PAPIERS

Les copains qu'ont non seulement du temps à perdre, mais surtout le cœur assez bien placé pour pouvoir avaler la prose possible, ont pu lire l'autre jour, dans le torchon officiel de ce parti de jobards et de rossards, un petit filet qui indique à quel point on doit se méfier quand on a foutu les pattes dans cette bande de mufles.

Sous la rubrique : *Avis salulaire*, un des gros chefs possibillards écrit, en parlant d'un caporal qui a lâché le drapeau de Joffrin :

L'un d'eux est d'autant plus acharné que j'ai entre les mains plusieurs lettres de lui qui prouvent qu'un jour il eut besoin de moi.

C'est tout bonnement odieux, ce système du dossier ! Et remarquez que le rossard en question n'est pas seul à la pratiquer.

Ils sont tous comme ça, là dedans ! Le possibilo X reçoit, par exemple, de son copain Y, une habillarde ainsi conçue :

- Ma vieille branche, je t'ai attendu trois quarts d'heure, hier soir, chez le bistrot. Tu m'as fait faux bond. Je te fais passer ces quelques mots de billet pour te dire que je ne reprends mon turbin que la semaine prochaine. Si tu peux me prêter 40 sous jusqu'à l'autre samedi, apporte-les moi.
- Fais ton possible, car les gosses, tu sais ne comprennent rien au truc du chômage.
- Je te la casse !

Y...

Aussitôt lue, X s'empresse de la numéroter, puis, tout en l'épinglant au dossier d'Y, il se dit *in petto* :

— Encore *une* que je lui foutrai sous le pif, quand mon cochon voudra lâcher d'un cran *le parti* !

C'est le système de mouchardise érigé en principe.

Le grand pape de cette chapelle possède à lui seul plus de dossiers que le général des Jésuites et que la préfecture de police.

Ah ! nom de dieu, quel coup de balai il faudra donner, à la prochaine, dans cette confrérie de fripouilles !

Il n'y aura jamais assez de sucre pour désinfecter une officine aussi dégueulasse !

Et ces salops ont le toupet de brailler contre Tricoche, Ca-colet et C^{ie} !

Merde, alors !

Scrutin de ballottage du 6 octobre 1889

LE PÈRE PEINARD AU POPULO

Ils vont bien les gouvernants, nom de dieu ! Mince de chic qu'ils ont pour s'asseoir sur les décisions du suffrage universel. Pour le coup, les électeurs de Montmartre doivent en faire une gueule !

Hein, j'avais t'y raison de dire que le vote est une couillonnade infecte ?

Enfin, cette farce va finir, c'est dimanche le coup final ! Si on m'écoutait ça serait vite réglé : le populo planterait là les candidats et les laisserait se balloter à leur guise.

Mais non ! Il a déjà expédié pas mal de jean-foutres à la Chambre : il tiendra à compléter la collection. Vrai, s'il n'y a qu'eux pour nous tirer du gâchis et de la mistouffe, nous attendrons bougrement !

C'est pas tout que de voter, faut songer au lendemain, nom de dieu ! — Aurons-nous un peu plus de bien-être à la clé ? Les patrons seront-ils moins rosses, les proprios moins rapias, les gouvénants moins filous ?

Cet hiver chacun aura-t-il le turbin et la bouloitage assurés ? On ne pense pas à tout ça ! En revanche on blague beaucoup de la Révision. — Reviser quoi ? — La constitution de 1875 ? — Je parie que nous ne sommes pas un sur mille qui la connaissant à peu près, cette constitution de malheur.

Et puis voyons : les constitutions, nous en crevons, nous n'en vivons pas ! — Une miche de pain et un bisteack me bottent bougrement mieux que toutes les constitutions possibles.

Tout de même si on veut y aller carrément, j'en suis pour la Révision ! Mais foutre, une révision fadée, aux petits oignons.

Révisons les fortunes ! C'est pas juste qu'un salop comme Rothschild ait des millions, tandis que le populo trime dur et crève de faim.

Révisons les propriétés ! Que celui qui sème, récolte. Les paysans ont soupé de payer la rente aux feignasses.

Révisons le gouvernement ! Foutons-le cul par-dessus-tête, et soyons à l'œil pour empêcher qu'on en rebâtisse un nouveau.

Une fois sur le tas, allons-y carrément ! Révisons un brin les richards eux-mêmes. Ils nous en ont fait assez voir de toutes les couleurs : chacun son tour, nom de dieu !

Voilà la révision que je gobe ! Mais une Révision pondue par les bouffe-galette de la Chambre, une révision sur le papier : c'est bon pour se torcher le cul.

C'est pourquoi je dis aux bons bougres, si vous êtes mariés, les ne votez pas, voyez à l'œil pour le grand chambardement, et guenez !

Vive la Sociale ! Vive l'anarchie !

LE PÈRE PEINARD.

MARCHANDS DE SOUPES

Qué que ça peut bien être que ça, un *marchand de soupe* ? vont se demander les aminches.

C'est foutre bien l'interrogation que je me suis posée souvent. A chaque coup que le vieux copain (que tous les gniaiffs à l'œil de Pantin connaissent) radinait à ma turne, il déblatèrait contre les marchands de soupes. Comme il est un peu, ou mieux, bougrement bavard, je le laissais aller sans lui couper le sifflet.

Du temps que je n'étais pas journaliste (saluez, nom de dieu !) il dévidait son rouleau, tandis que je battais la semelle comme un enragé. Et il allait, il allait le bougre ! Si bien que j'osais pas lui poser de questions, d'ailleurs il ne m'en laissait pas le temps.

Il sortait de sa serviette, ventrue comme une barrique, les chouettes canards de la semaine, toutes les petites brochures galbeuses qui avaient paru dans le mois, et me poussait son avis sur les unes et sur les autres.

Je me payais ce que j'avais pas, et après nous être serré la cuillère, « au revoir, compagnon, à la semaine prochaine », et il déguerpiçait, patrique-patraque.

Et à chaque coup, nom de dieu, il foutait le camp sans que j'ai su ce qu'est au juste un *marchand de soupes* ; or, actuellement, en ma qualité de journaliste, je suis un couillon si je l'ignore, — vu que le nouveau métier que je fais exige que je sache tout.

A vrai dire, je me doute bien de ce qu'est un *marchand de soupes*. C'est une sorte de patron grippe-sous, qui au fond d'une cour, ou d'une impasse, empile dans trois ou quatre chambres du rez-de-chaussée, le plus de gosses qu'il peut : Ça s'appelle une *institution libre*.

Les pauvres mêmes, sous prétexte de faire entrer dans leur gentille caboche l'ABC, plus les quatre règles et tout le

cochon de fourbi grammatical, on les abrutit que ça fait pitié. C'est pas de la petite bière que de mener toute cette mar-maille; pour l'aider, le marchand de soupes embauche de pauvres bougres de pions, plus nourris d'instruction que de biftecks. En retour du turbin qu'ils lui font, il leur donne le boulotage (c'est sûrement de là que lui vient son surnom). Hélas, faut voir comme il les gâve! Ah nom de dieu, ils ne prennent pas du ventre chez lui. En plus de la boustifaille, ils palpent à la fin du mois quatre ou cinq pièces de cent sous.

La besogne des types, vous la voyez d'ici, ils n'ont pas qu'à faire la classe. S'ils reluquent un gosse avec la chandelle au bout du nez, ils doivent prestement sortir son mouchoir: « Allons, souffie!... » S'il y en a un qui ait besoin de faire caca, ils doivent lui donner la main, le conduire au tabernacle et faire les fonctions de la maman.

Surtout ce qu'il ne faut pas, c'est que par la gracieuse petite fente que nous avons tous eu à nos premières culottes, des pans de chemises fassent les orillammes. D'un revers de main, le pion doit faire réintégrer son domicile au bout de chemise récalcitrant: y en a, paraît-il, qui ont du galbe pour ça, ils ont un tour de main artistique.

Cette putain de vie n'est pas faite pour les rendre gais, ces malheureux professeurs libres. Le ventre toujours quasiment vide, — en plus de ça, les chamailleries des gosses, tout contrite à les rendre acariâtres.

Ainsi les gosses ne les aiment pas. Et voilà, nom de dieu, ce qu'il y a de triste dans la garce de société où il nous faut vivre: c'est que les uns et les autres se rendent la vie dure. Le mal que l'un endure, il le fait endurer à un plus faible que lui, et ainsi de suite.

Ah mille tonnerres, quand donc la verrons-nous crever cette société bourgeoise!

Voilà à peu près tout ce que je sais sur le compte des marchands de soupes. Mais foutre, je vas m'instructio ner là-

dessus. La première fois que j'aurai l'occase de voir le vieux, je lui ferai donner des explications jusqu'à plus soif.

Ça sera probablement boulevard de Venise, chez un troquet qu'a une gueule à la Jean Valjean — et qui n'a pas trop la sale habitude d'empoisonner son monde. Pour lors, nous ferons rappliquer une chopotte d'un petit piccolo que je vous recommande et nous jacasserons.

En attendant, je vous donne ci-dessous la babillarde que le vieux copain vient de m'adresser:

Mon cher Père Peinard,

Tout en t'annonçant que je rentre en esclavage chez un petit marchand de soupe, je viens te prier de vouloir bien faire servir mes clients, qui sont tous de bons bougres, va!

Ils m'ont tous dit que tu es un bon frère.

Tous ont tellement en horreur ces salops de bourgeois, qu'ils voudraient bien pouvoir leur foutre un bon pétard dans le cul, afin de leur faire danser la carmagnole.

— Ah nom de dieu, qu'ils m'ont dit souvent, que ne pouvons-nous tordre le cou à tous nos exploiters, qui nous font turbiner sans trêve ni repos et nous payent juste pour nous empêcher de mourir de faim tout de suite.

Dire que tout le monde serait heureux, si la justice existait pour le pauvre populo.

Quels trimardeurs, que les miséreux! Et tout cela pour engraisser les dégoûtants ventrus, qui nocent avec le produit de nos sueurs journalières.

Non seulement, nous servons de pâture à tous ces chameaux-là, mais nos enfants, nos filles, nos femmes aussi.

Quand donc les imbéciles qui se promènent le ventre creux, comprendront-ils qu'il faudrait au plus tôt purger la terre, en escoffiant une fois pour toutes les punaises et les poux bourgeois, afin de les faire rentrer dans le néant, d'où ils n'auraient jamais dû sortir.

Il faut un chambardement général sérieux; cependant nous commencerons à désespérer du train que cela va, si la situa-

tion économique n'était pas là pour remédier à notre avachissement.

Toutes les gourdes ne se pressent-elles pas de plus en plus comme un seul homme à l'abattoir électoral.

On a beau leur corner à tue-tête, qu'ils seront toujours dupés, ils mordent toujours à l'hameçon corrompé, que leur tend depuis près d'un demi-siècle, cette infâme et crapuleuse bourgeoisie.

UN DISCIPLE DU PÈRE PEINARD.

BABILLARDES

Vienne 30 septembre 1889.

Mon vieux Peinard,

Permetts-moi de dauber sur un jean-foutre de patron qui vient d'être blackboulé aux élections du 22.

Dans les temps où nos pères étaient gobeurs jusqu'à avaler des couleuvres, la pire déveine qui put arriver à un pays, c'était d'être habité par un basilic. Cet animal fesait crever comme des mouches tous les malheureux types qui tombaient sous son regard.

Aujourd'hui le basilic des mères-grands est mort. Eh bien, à Vienne nous avons une sale bête qui en fait de méchancetés en remontrerait à trois douzaines de basilics. Ce n'est pas un serpent à sonnettes, ni un requin, ni un crocodile, pas même un tigre. C'est tout bonnement un patron: et quel patron, bon Dieu!

Cet animal, comme tous ses pareils d'ailleurs, a toujours été d'une crapulerie sans égale. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il fait des misères aux ouvriers. En 1879, dans une grève des tisseurs, il a été le plus mauvais des exploités: pour la rosserie pas un ne le dégotte.

Aussi te dire la haine qu'on a pour lui, c'est pas possible.

Elle est vissée au cœur des bons zigues d'ici. On le déteste, oh, cordialement! A tel point que les gosses crachent par terre quand ils prononcent son nom, — ils ne veulent pas se salir la bouche.

Mais ce qui l'a mis dans une rage épatante, c'est l'échec qu'il a subi le 22 septembre. Est-ce qu'il ne s'était pas mis dans la caboche de se faire nommer député; il a remporté une veste sérieuse.

Orgueilleux comme un jean-foutre de patron qu'il est, tout gonflé des écus qu'il a volé à ses ouvriers, il s'est imaginé qu'ils avaient oublié sa dégoutante conduite. Avec son aplomb de richard il s'est mis en avant pour la députation.

Seulement, si par malheur quantité de travailleurs se sont laissés empaumer par la blague du suffrage universel, ils n'ont tout de même pas été assez pochettés pour se foutre un soufflet pareil. Le Brocard a été boulé d'une sale façon, et n'a eu que la moitié des voix récoltées par son concurrent, un mufleton de bourgeois du non de Jouffray.

De là une colère bleu: ça l'a mis à feu l'exploiteur.

— Ah crapules d'ouvriers, vous avez voté contre moi... Vous allez avoir affaire à moi, tas de canailles.... tous à la porte, moi... oui, vous y foutre tous!

Et il saque! Il saque! D'un côté de l'autre, sans savoir pourquoi. Ah hougre, faut pas avoir l'air de le regarder de travers. Les hommes, les femmes, les enfants, tous y passent.

— Vous apprendrai moi que vous êtes mes ouvriers.... Faitement, vous êtes libres d'aller voter, — mais pour moi.

— Toi t'as des yeux blagueurs, oup décanille! qu'il fait à un grand gas.

— Hein, là, pourquoi me tourner le dos? C'est m'insulter... je comprends, ton homme a voté contre moi, fous le camp!

-- Toi petiote, tu me fais la nique; ton père n'a pas voté, deguerpis vite, ou je te tire les oreilles. »

Dans sa colère il veut faire voir que s'il n'est pas un des cinq ou six cents roitelets de France, il est toujours patron. Et quel meilleur moyen pour prouver sa royauté bourgeoise que de jeter dans la désolation des tas de familles.

Ah, vous aviez compté manger cet hiver ? Et bien le patron ne veut pas. Inclinez-vous pauvres turbineurs, il est le maître ! La petite famille se serrera le ventre ; s'il fait froid, tant mieux : la vengeance du patron sera double.

Ça c'est la note triste et douloureuse, mon cher Peinard ; il y a aussi la note gaie, que je te l'indique vivement.

On en raconte, va, su ce maudit exploiteur ici. Il n'y a pas de dos sur lequel on ait cassé tant de sucre que sur le sien.

Un proverbe dit « heureux au jeu, malheureux en amour, » or les proverbes, c'est comme les opinions d'un député, -- ça se retourne comme un gant.

C'est ce qu'a pensé la digne moitié du monsieur ; aussi pour assurer son élection, elle a tenu à renverser le proverbe -- et s'il n'a pas été élu, il n'y a sûrement pas de sa faute, elle a fait tout son possible pour qu'il soit archi-heureux au jeu... électoral.

A tel point que des gouailleurs ont constaté la nécessité de rebaptiser l'animal et ont ajouté à son nom de famille le qualificatif d'*Esgargot* :

Si seulement cette sacrée femme avait passé son temps à ça. Mais non, ça ne lui suffit pas ; faut bien qu'elle fasse de la rouspétance, elle n'est pas la patronne pour rien ! Elle est chipie et rageuse, au dernier point.

Ah, nom de dieu, ça fait un beau couple : l'un vaut l'autre, et les bons fieux d'ici les ont bougrement dans le nez, ce qu'ils leur prouveront un de ces quatre matins si l'occase s'en présente.

UN ZIGUE.

Un bon bougre m'envoie le flanche suivant, je le colle nature.

LE CHU EN DÈCHE

Vrai, ça fait chier tout de même
D'être constamment sans le sou.

J'en ai soupé de ce carême,
Je veux pas crever, après tout ;
C'est pas à trente ans que l'on boucle
Sa malle pour le grand départ ;
Quand le jour luit comme escarboucle,
Je dévisserais mon billard ?

Ah, je t'en foutrai, vieille taupe !
Plus souvent ! Reste dans ton trou,
La Bourgeoisie est une gaupe,
Moi, je vas lui tordre le cou.
Puisqu'ils veulent pas nous entendre
Et nous foutre de bon turbin
Ces bourgeois, il nous faut bien prendre
De quoi ne pas crever de faim.
Merde pour la vieille morale !
Les pauv's honnêt's, c'est des culs,
Car l'honnêteté capitale,
C'est la profond' plein' d'écus.
Et ça y est ! Moi, Bibi Squelette,
Je deviens escarpe et voleur.

J'aime mieux ça que pique-assiette,
Il turbine le chourineur.
Attention, ceux qu'ont d' la braise,
Je me chauffe de tous les bois,
Et si vous la trouvez mauvaise,
Zut ! Prenez-vous en aux bourgeois.
Y a trop longtemps que je la file,
Je sens plus le goût du brich'ton
Dès demain, je serai tranquille :
Pieu rupin, riche gueuleton.
J'ai là-bas, vers la Madeleine
Un vieil oncle, avare enrichi
Qui bedonne comme un silène :
Je vas lui serrer le ki-ki.
Toi, Lozé, faut qu' tu l' saches,
Une fois le pante estourbi,
Pas besoin d'envoyer tes vaches

Pour cueillir l'auteur : C'est Bibi.
 Pour résoudre le dur problème
 De leur parent sous les wagons,
 Ceux de la famille Barrême
 Ne t'ont donné que trente ronds
 Ces rapias ! J'aboule une thune,
 En repos tu peux me laisser ;
 Va, ça ne fera jamais, qu'une
 Affaire de plus à classer.
 Puis tu sais, Mézique est chouette
 Et si le turbin marche bien
 Je deviendrai minisse peut-être.
 Par ses temps-ci l'on ne sait trop rien !
 Oh alors, ton affaire est claire,
 Je te vengerai des pieds de nez,
 Je te nommerai mon secrétaire :
 Mon secrétaire des cabinets !
 Mais pas de pet, et que mon fianche
 Aille aussi tranquille que Grévy,
 Tu peux bien m'avoir dans ta manche
 Je suis moins crapule que Ferry.
 Et si Constans la gueule verte
 N'entend pas d' cette oreille-là,
 Tape la cuisse, et fais comme ça :
 Mont' là-dessus, tu verras Montmerte.

LE MUSÉE DES HORREURS (N° 10)

Tout à coup, voici l'un de ces pauvres bougres qui s'arrête
 devant son gardien et se fout à chanter d'un ton plaintif :
 Je voudrais voler à la nage
 Avec des pattes de serpent,
 Hi han ! hi han ! hi han ! hi han !
 Et me moucher sur un nuage

Avec des plumes d'éléphant
 Hi han ! hi han ! hi han !

Ah ! merde ! voici tous les autres automates qui se foutent à rigoler et moi-même qui ne puis m'empêcher de les imiter.
 Ce malheureux, me dit mon compagnon, est un ouvrier ambitieux du nom de Joffrin. Il est tombé dans cet état à la suite d'un échec électoral : sa folie est de se croire métamorphosé en âne rouge.

Quoique je ne sois pas un sensiblard et que j'aie toujours eu dans le cul les politiciens et les faux frères, ça me fit quelque chose de voir dans quel gâtisme était tombé un type que j'avais connu autrefois à peu près sain d'esprit, sinon de corps.

— Foutons le camp, dis-je à mon complaisant cicerone, il y a ici des choses qui me font un drôle d'effet et puis, je t'avoue qu'à force de voir des choses épatantes, ma tête commence à s'alourdir.

Je voudrais seulement apprendre comment est crevée cette sale société du dix-neuvième siècle dont tu me fais reluquer les horreurs.

La chose m'intéresse plus que tu ne le crois, car toutes ces saloperies, je les ai vues en plein fonctionnement, toute cette fripouille des Boulanger, des Ferry, des Joffrin, j'ai vécu sinon parmi elle, du moins à côté.

Cela t'épate et m'épate moi-même : comment ai-je pu exister à une époque qui paraît si éloigné ? comment me trouvé-je aujourd'hui dans une société si différente de celle que j'ai connue ?

Nom de Dieu ! je vois à ta bobine que tu partages mon alourdissement. Mais c'est pas tout ça, dis-moi un peu comment les hommes ont fait pour devenir libres et heureux : est-ce par la raison, est-ce par la force ?

— Par la raison et par la force : me répondit le camarade l'air tout changé et comme perdu dans la contemplation de choses lointaines. Oui, pendant longtemps les hommes, plus

dégradés que les animaux, ont sanctionné eux-mêmes leur propre esclavage.

Quand l'un d'entre-eux, au nom de la science ou du bon sens, ouvrait la bouche, vite, on le baillonnait. Que d'insurrections, de révoltes, de luttes de toutes sortes n'a-t-il pas fallu pour conquérir peu à peu les droits les plus modestes !

A la fin du dix-neuvième siècle, les hommes, malgré d'immenses découvertes scientifiques, n'étaient guère meilleurs ni plus heureux qu'auparavant. La caste des bourgeois dominait tout, accaparait tout; aussi la misère allait-elle en grandissant.

Vainement les tyrans célébrèrent-ils par une Exposition universelle et des fêtes splendides le centenaire de la révolution qui, un siècle auparavant, leur avait donné le pouvoir, la masse souffrante commençait à se détacher d'eux. Des hommes de cœur prêchaient la révolte au nom de l'humanité et donnaient l'exemple. La grande lutte ne tarda pas à éclater et à s'étendre dans toute l'Europe et l'Amérique.

(A suivre)

PETITE POSTE. — P. Toulon. — I. Cette. — D. Foix. — C. Avignon. — B. Sedan. — F. Amiens. — B. Havre. — F. Gouraya. — Houffleur. — G. Soliès. — La Madeleine. — P. Bordeaux. — P. et M. Angers.

Le Père Peinard est en vente à Bordeaux : cours d'Albret, kiosque n° 40; cours Tourny, kiosque n° 38; Allées de Tourny, kiosque n° 4 et 5; quai de la Bourse, kiosque n° 10; cours Victor-Hugo, kiosques n° 35; cours d'Alsace-Lorraine, kiosque n° 28; rue Saint-Charles, librairie n° 54, Quai de la Douane et cours Saint-Médard : M^{me} Maury, 4, place Intérieure d'Aquitaine.

L'imprimeur-Gérant, WEIL,

imp. spéciale du *Père Peinard*, 120, rue Lafayette. — Paris.

UN TORCHE-CUL

Vrai, j'en rigole encore ! Ce que je m'en suis payé une bosse, la semaine dernière, oh mais, vous savez, à m'en faire péter la sous-ventrière.

Comme je veux que les aminches aient leur part de la rigolade, je vais leur raconter ce qui m'est arrivé.

Imaginez-vous que le facteur remet à ma piaule, un morceau de papier jaune, plié en quatre. Je renifle et me dis, ça sent le roussi : en effet, c'était un rond de cuir grincheux qui m'envoyait de ses nouvelles ; le type perche à Saint-Etienne.

Son flanche était bougrement mal écrit, j'ai passé plus d'une heure à essayer de comprendre ce que ce maffeton avait voulu dire avec ses dégoûtantes pattes de mouche. Y avait que ce qui était imprimé de lisible : on y parlait de domaines, d'enregistrement, de timbres, tout un tas de bricoles, dont je me fous autant qu'un député de ses promesses.

Enfin avec de la patience, j'ai compris que cet animal était à cran contre les affiches du Père Peinard, vu qu'il n'y avait pas de timbre. Il prétend qu'un candidat doit avant de faire imprimer ses affiches, aller le trouver (lui ou son pareil,) et lui demander s'il n'y a rien qui cloche : sans quoi, le